



# Le Petit Reporter

Année 1, Numéro 2

novembre 1999

## Le blues du journaliste

Par Nolsina Yim

Enfin, je travaille ! Aux gens qui me demandent le nom de ma profession, je peux répondre fièrement "journaliste !" Oui, oui, je ne rêve pas. Depuis cet été, j'écris pour un hebdomadaire, le journal de ma ville. Et c'est là que commencent les surprises. Et quelles surprises !! Mais pour les vieux routiers... c'est le métier qui entre !

À 11h30, mon rédacteur en chef m'appelle. Assignation : aller interroger le responsable d'un organisme communautaire qui ouvrirait bientôt une maison destinée aux jeunes de la rue. C'est mon second article pour le journal. J'ai passé le cap du premier, pour l'instant, la vie me semble plutôt belle.

Donc, direction l'organisme de jeunes. L'entrevue se déroule très bien: l'interviewé se sent en confiance et répond à toutes mes questions. «Oui, la Mairie nous aiderait financièrement; oui, le montant est appréciable et il s'élève à X \$.» En bonne journaliste-qui-n'oublie-pas-les-bonnes-recommandations-de-ses-professeurs, je m'empresse de vérifier ses dires auprès du responsable municipal du projet.

Au premier entretien, le conseiller municipal me répond, gentiment mais fermement, que le projet est encore au stade embryonnaire. Au revoir monsieur, merci monsieur. Lorsque vient le moment d'écrire mon article (deux jours s'étaient écoulés depuis notre conversation), je rappelle le responsable municipal. Et là, le ton change du tout au tout. Il me hurle que je n'ai rien compris, qu'il me faut attendre un communiqué pour connaître la position de la ville et me raccroche sèchement au nez. Premier choc professionnel, premier blues.

Le souvenir désagréable du conseiller municipal s'estompe. Une flèche m'a touchée, elle ne me tuera pas, ainsi l'ai-je décidé. Je continue mes entrevues, en bon petit soldat-journaliste que je suis. Ah! métier-passion, quand tu nous tiens ! Je rencontre maintenant un chef d'entreprise. Je lui laisse trois messages sur

son répondeur. Finalement, un rendez-vous est fixé à son bureau à 9h, la semaine suivante. Je ne possède aucun renseignement sur l'entreprise. Rien sur Internet, rien dans les journaux, rien à la Chambre de Commerce de ma ville, rien de mon boss. Merci chef, et vive la débrouille !

J'arrive à 9h pile. Surprise : la dame ne peut me recevoir, me demande de revenir à 11h. Je reviens à 11h. Re-surprise : elle me demande de reporter l'entrevue dans l'après-midi, voire demain. Je refuse. Je suis journaliste, pas son attachée de presse ! Elle consent enfin à m'accorder un peu de son temps...vingt minutes plus tard. Et là, c'est le début de la catastrophe. Je pose mes questions, elle y répond à contrecoeur.

Tout d'un coup, les mots s'emmêlent. Elle me demande alors, sur un ton méprisant et outré, si je comprends bien ce que je lis et ce que je dis, et me demande de vérifier mon article final sur son entreprise. Elle veut la guerre, je la lui déclare ! Dix minutes après l'avoir rencontrée, je lui signifie mon congé. Les yeux ronds, elle me regarde partir. Deuxième choc professionnel, deuxième blues.

Sachez, chers confrères et consœurs que ma liste de bobos professionnels ne s'arrête pas aux deux expériences narrées ci-dessus. Je vous fais grâce des gens qui vous appellent en prenant un air surpris et fâché. «Je viens de lire le journal. Vous avez déformé mes propos, je ne vous ai jamais dit ça, moi!» Et moi de répondre que pourtant, eh oui, il ou elle les a bien tenu ces propos. Ces propos sont soigneusement consignés dans mon calepin ou enregistrés sur bande magnétique. Je vous fais grâce des gens qui détestent royalement les journalistes. Ceux-là, s'ils le pouvaient, vous transformeraient en trophée de chasse qui ornerait leur salon. «Engagez-vous!, Engagez-vous!» qu'ils disaient. Je me suis venu, j'ai vu, je n'ai pas encore vaincu... mais quel métier!

# It's up to you New York, New York

Par Isabelle Bussières

Un séjour à New York peut s'avérer fort enrichissant et surprenant!

Dans cette ville, il existe des endroits où l'atmosphère est très chaleureuse. Oui, oui, chaleureuse, même à New York! Il y a des gens qui viennent des quatre coins du monde; des gens aimables et souriants qui aiment s'amuser. Vous *courez la chance*, entre autres, de vivre une expérience agréable : du genre «rencontre très intéressante avec un sculpteur et peintre italien qui vous fera peut-être visiter son humble studio ou atelier.»

Au cours de l'un de vos parcours, pourquoi ne pas discuter avec le chauffeur de taxi ? Il y en a de très sympatiques, d'origines diverses et, souvent, ces gens ont de la famille ou des amis à Montréal. Vous lui racontez votre façon de voir les gens à New York. Ce chauffeur, qui semblait de prime abord un New Yorkais typique comme tous les autres, c'est à dire centré sur lui-même et sérieux, vous découvrez un sentiment profond d'humanisme qu'il cache en général sous une carapace pour « faire comme tout le monde ». Tout dépend de la façon dont on voit les gens, de la façon dont on les aborde. Si vous vous excusez de ne lui laisser qu'un maigre pourboire d'étudiant-à-budget-restreint, il vous répondra peut-être : « You gave me your smile! That is much more important! » New York, ville inhumaine? Parlez aux gens, vous verrez, ça fonctionne!

Les alentours de *Central Park*, de *Times Square*, grouillent de personnalités. New York ressemble à une



«fourmilière humaine marchant, courant, parlant dans tous les sens, sans jamais se soucier de qui que ce soit.» Ville inhumaine, New York? Où personne ne se soucie de personne? Voilà qu'un charmant monsieur vous adresse la parole. Il vous invite à participer le soir même au célèbre *Late Show with David Letterman* sur CBS. Vous vous retrouvez alors au studio de M. Letterman, où vous devez animer le *show* par vos rires et votre dynamisme.

Vous quittez New York, et déjà vous avez hâte d'y retourner. Revenus à Montréal, un désir vous anime : effectuer un stage à New York ou, mieux encore, y faire carrière. Nouveau millénaire, nouveau défi...

## Scoop un jour, scoop toujours...

Par Alain Lamarche

La presse américaine est en santé. Sur la côte Est, en Nouvelle Angleterre, plusieurs villes moyennes, telles Portland ou Worcester, et de plus petites villes comme Augusta, possèdent leur quotidien.

Ces villes sont à environ une heure de Boston. Fait assez particulier, contrairement à la presse canadienne, qui mise sur le samedi, leur édition du week-end est publiée le ... dimanche. Et, dans certains cas, on la retrouve en kiosque durant plusieurs jours. Aussi, pour ceux qui se soucient moins des primeurs, le *Sunday Telegram* est vendu jusqu'au samedi suivant...

## Le Comité de Rédaction

Coordinateur : Nasser Bouména (514) 931-0993

Infographistes : Laurence Dupin (514) 768-6552 Jean-Baptiste Valin

Nolsina Yim Sonia Galopin

Correctrices : Nathalie Pinoteau France Morency

Adresse internet : [lepetitreporter@hotmail.com](mailto:lepetitreporter@hotmail.com)

# C'est l'automne : faites vous peur !

Par Marylène Têtu

*Pour plusieurs d'entre nous, la saison automnale est synonyme de monotonie. Alors cessez donc de regarder les feuilles tomber et allez voir des films d'horreur.*

Après la période des dinosaures, des extra-terrestres et celle des catastrophes naturelles, voici le retour des films d'horreur. Depuis la sortie, l'été dernier, du film *The Blair Witch Project*, les «grosses boîtes hollywoodiennes» se sont lancées dans la production de longs métrages traitant de sorcellerie, de fantômes et d'esprits diaboliques.

Il faut dire que la tentation est grande. Le film sur cette fameuse sorcière du Maryland a été produit avec la modique somme de quarante mille dollars et a généré des profits de plus d'une centaine de millions de dollars.

Mais pour nous, spectateurs, peu importe le montant investi, l'important c'est qu'on ait des frissons tout au long de la projection. Voici donc trois films à voir ou à revoir pour mettre un peu de chaleur dans vos soirées avant l'arrivée des flocons.

Présentement en salle, *The Sixth Sense*, raconte l'histoire d'un psychologue pour enfant (*Bruce Willis*) qui, suite au suicide d'un de ses patients, décide de venir en aide à un jeune garçon hanté par des fantômes. Le jeune homme (interprété avec brio par *Haley Joel Osmont*) possède en fait des pouvoirs surnaturels qui vous en font voir de toutes les couleurs. Les critiques sont partagées en raison d'une fin qui est surprenante. Pour les amateurs du genre, le film du jeune réalisateur *Night Shyamalan* reste un film à voir.

Cette année, le décès du réalisateur *Stanley*

*Kubrick* a amené une profusion de rétrospectives sur son œuvre. Parmi ses meilleures réalisations, un drame d'horreur : *The Shining*. Un écrivain (l'excellent *Jack Nicholson*) est engagé comme gardien d'hôtel dans un lieu perdu en montagne où il vit, coupé du monde, avec sa femme et son jeune fils. L'hôtel, construit sur un cimetière indien, recèle des pouvoirs maléfiques. Cela aura des répercussions sur le jeune garçon doté d'un don surnaturel, ainsi que sur Jack, son père, qui subira une transformation mentale.

Finalement, le dernier, mais non le moindre, *The Exorcist*. Ce film, réalisé par *William Friedkin*, et associé au genre fantastique, présente une jeune fille possédée du démon qu'un vieux prêtre et un collègue tenteront d'exorciser. Pour ceux qui ont vu ce film, je suis certaine qu'ils se rappellent très bien du célèbre tour de 360 degrés de la tête qu'exécute la jeune fille. Je peux vous assurer que les trucages sont si excellents que les pincements au cœur sont toujours présents.



## Une fois... Deux fois... Trois fois... Adjugé !

Par Alain Lamarche

Trouver le collège d'enseignement de son choix sur le WEB deviendra une réalité pour les étudiants américains dès le mois de novembre. Le site [ecollegebid.org](http://ecollegebid.org) permettra aux étudiants de choisir le collège leur offrant les meilleurs avantages. Gratuitement, le candidat inscrira sa discipline, ses intérêts, ses pratiques sportives, la région où il désire étudier et combien il est prêt à déboursier. Puis, il recevra des offres de diverses institutions. C'est seulement lorsqu'il acceptera une offre qu'il connaîtra le nom du collège. Des mauvaises langues prétendent que des collèges en profiteront pour vendre à rabais les sièges vides.

## L'AJIQ

Par Carle Bernier-Genest, de l'AJIQ

L'Association des Journalistes Indépendants du Québec est un regroupement de gens pour qui la pige n'est pas une voie de garage, et ne l'a jamais été. C'est une voie d'avenir, une voie que l'on doit être fier d'emprunter. Mais c'est une voie qui, trop souvent, paie bien mal son monde. En regroupant les journalistes indépendants, l'AJIQ mobilise les forces pour changer les règles du jeu. L'AJIQ est la seule association qui s'intéresse aux problèmes propres aux indépendants. Depuis 1988, c'est l'unique regroupement qui s'est continuellement battu pour l'amélioration des conditions de travail, la reconnaissance juridique, la défense du droit d'auteur.

Vous aimeriez vous joindre à nous? (514) 844-6169

## Colombie : une guerre qui ne veut pas dire son nom

Par Nasser Boumena

Le processus de paix entamé le 7 janvier dernier, entre le président Pastrana et les chefs des Forces armées révolutionnaires (FARC), avait suscité de grands espoirs. Aujourd'hui, ce processus piétine et certains parlent même d'impasse. Cela augure mal pour la Colombie qui, avec 25 000 morts violentes par an et un million de réfugiés en une décennie, ne sait plus à quel saint se vouer pour retrouver la paix.

La Colombie connaît la pire récession économique depuis les années 30, le taux de chômage officiel est au-dessus de 20 %, plusieurs banques ont dû fermer leurs portes et pour honorer sa dette étrangère, l'État s'est endetté de trois milliards de dollars américains auprès du FMI. À la crise économique, il faut ajouter les problèmes endémiques de l'inégale redistribution des richesses, de la pauvreté touchant une grande partie de la population, de la prolifération d'organisations criminelles dans les villes et les campagnes, du narcotrafic et des enlèvements.

La société civile a déjà indiqué, par le biais des urnes en 1997 et par de grandes manifestations de masse en 1998 et 1999 (les marches de Pacho Santos), son ras-le-bol devant la corruption des politiciens et leur incapacité à résoudre les problèmes politiques et sociaux du pays. Elle se sent prisonnière du bon vouloir des protagonistes et de leurs agendas respectifs. Au triumvirat, formé par l'état, la guérilla et les organisations paramilitaires, il faut ajouter un acteur exogène, les États-Unis qui, sous le couvert de la lutte anti-drogue, sont devenus partie prenante dans le combat contre la guérilla.

Selon le Haut commissaire pour la paix, Victor G. Ricardo, « *il y a eu plus de résultats en un an de négociations que durant les 40 dernières années* ». Pour les partisans de Pastrana, c'est une avancée énorme que d'avoir pu amener la guérilla à la table. Le programme est ambitieux; on y traite entre autres de réforme agraire, de la protection des droits humanitaires, d'une révision du modèle politique existant, et d'une réforme du système pénal et des structures de l'État.

Toutefois, s'ils sont peu à douter de la bonne volonté de Pastrana, nombreux sont ceux qui lui reprochent d'avoir trop donné à la table des négociations et de n'avoir pas assez reçu en échange. Cette attitude pusillanime a valu à Pastrana de dures critiques de membres influents de l'opposition libérale, lesquels considèrent que la guérilla est en train de dicter les conditions de la paix.

Deux aspects des négociations semblent renforcer ce sentiment. D'abord, la concession faite, le 7 janvier dernier, par le gouvernement Pastrana de retirer ses forces militaires d'une zone dite démilitarisée mais administrée par les FARC. Ensuite, le refus de la guérilla de soumettre ses agissements au jugement d'une commission internationale de vérification quant au respect des droits humanitaires à l'intérieur de cette zone. L'armée, de son côté, a mal accepté la notion d'une zone démilitarisée gérée par les FARC. Ses relations avec le gouvernement sont tendues et, depuis quelques mois, pour démontrer qu'elle a son mot à dire dans le processus de négociations, elle multiplie ses attaques (avec succès d'ailleurs) contre la guérilla. Mais la relation inavouée qu'elle entretient avec les paramilitaires de l'AUC la rend suspecte aux yeux de tous.

Nés à l'origine pour défendre les intérêts des grands propriétaires terriens et de la « narco-bourgeoisie » contre les agissements de la guérilla, les paramilitaires ont réussi à supplanter l'armée pour devenir, son ennemi numéro un. L'armée colombienne, minée par une grave crise de confiance en raison de son incapacité à combattre la guérilla durant ces 30 dernières années, a trouvé en l'AUC l'allié parfait pour exécuter sa sale besogne.

Cependant, le gouvernement Pastrana sait qu'il ne peut laisser une telle relation se prolonger. Les FARC et les États-Unis sont là pour le lui rappeler. Cette année, plusieurs hauts gradés militaires ont été démis de leurs fonctions pour leur complicité dans certains massacres et enlèvements. Le dernier en lice est le commandant de la cinquième brigade, le général Alberto Bravo, suite à la tuerie de *La Gabarra* où 35 paysans ont été assassinés par les forces de l'AUC. Le général avait réfuté l'imminence du massacre malgré les fortes rumeurs.

Reste maintenant l'impression d'un processus de paix paralysé par les positionnements stratégiques de ses participants. Forts de leurs acquis, chacun se sentant maître de l'espace géographique chèrement gagné par la force des armes, la guérilla, les paramilitaires et le gouvernement s'adonnent à une politique attentiste, s'accusant mutuellement de mauvaise foi et de sabotage. Les populations civiles, entre-temps, sont les témoins et les victimes d'une guerre qui ne veut pas dire son nom, mais qui gruge le peu d'espoir qu'il leur reste de voir les différents partis en arriver à un compromis.

# Familles, je vous hais!

Par Marie-Noëlle Morency

La célèbre phrase d'André Gide semble inspirer de plus en plus de réalisateurs américains. Après Jodie Foster et son *Home for Holidays*, et surtout Todd Solondz avec *Happiness*, Sam Mendes, metteur en scène britannique qui fait ses premières armes au cinéma, entreprend à son tour, et avec brio, de démonter le mythe de la famille américaine harmonieuse et solidaire et d'en analyser le dysfonctionnement.

Diablement plus corsé que le film de Foster mais moins décapant que *Happiness*, *Beauté américaine* révèle la face cachée de la bonne famille bourgeoise en relatant les tribulations de Lester Burnham, Kevin Spacey, un homme titillé par le démon du midi et qui en a marre de tout. Mendes observe avec acuité les désillusions des banlieusards blasés qu'il met en scène, et imagine les excès auxquels peut conduire ce profond désenchantement.

Ainsi, la femme hystérique de Lester Annette Bening trompe sa déprime dans les bras d'un beau parleur, pendant que l'adolescente paumée, Thora Birch, du couple à la dérive tombe sous le charme d'un vidéaste amateur un peu étrange qui promène sa caméra partout. Mais notre antihéros fait également des siennes. Dans un élan de révolte, il quitte son travail, fantasme sur la copine de sa fille, se remet à la musculation et fume des joints fournis par son jeune voisin.

Grâce à des dialogues percutants et mordants,



une mise en scène parsemée de quelques touches d'onirisme et un scénario habilement construit, Mendes réussit à raconter une fable sociale intelligente et divertissante. On peut toutefois reprocher au film de tomber parfois dans la caricature, pensons, par exemple, au personnage d'Annette Bening, dont la névrose semble parfois démesurée. La conclusion manque peut-être un peu de ce

culot qui aurait assuré au film son statut de satire virulente. *Beauté américaine* demeure tout de même une comédie brillante et inventive qui se déguste comme un bonbon doux-amer.

## Journalisme 101

Par Alain Lamarche

L'hebdo *Cambridge Chronicle*, ville de la célèbre université, rapportait, dans sa dernière édition de septembre, que la règle obligeant les étudiants à une assiduité de 85 %, absences motivées ou non, allait être assouplie. Dorénavant, une absence ne serait plus consignée sur le dossier de l'étudiant s'il manquait un cours pour consulter son conseiller. Mais l'étudiant ne pourrait évoquer cette raison plus de trois fois par semestre. En revanche, l'article omet de mentionner le nom de l'école en question. Comme quoi il ne faut pas tout prendre pour acquis.

## Collaboration :

*Le Petit Reporter* réitère son appel à tous les étudiants et étudiantes en journalisme et rédaction. Le journal a besoin de vous. N'hésitez pas à soumettre vos articles. Le comité de rédaction rappelle aux personnes intéressées qu'ils doivent faire parvenir leur texte avant le 15 de chaque mois, en format Word, Times New Roman (12), double interligne. Chaque texte ne doit pas dépasser une longueur de deux pages, une page comprenant 25 lignes, et il y doit avoir un titre. Les articles sont envoyés à l'adresse internet suivante : [lepetitreporter@hotmail.com](mailto:lepetitreporter@hotmail.com). Afin d'éviter tout problème, nous vous rappelons que nous ne pouvons ouvrir les fichiers en provenance de l'Université, ainsi que ceux qui sont tapés sur Mac.

## Édition spéciale Noël :

*Le Petit Reporter* consacre son prochain numéro à la fête de Noël. Il sera expédié par la poste à tous les étudiants. Le comité de rédaction est à la recherche d'articles sur cette fête.

# LE JUGEMENT MARSHALL : ENTRE DROITS ET RESPONSABILITÉS

Par Patrick Brunelle

Le dernier jugement Marshall, qui reconnaît aux Micmacs des Maritimes un droit de pêche issu d'un traité vieux de plus de deux siècles, a déjà fait couler beaucoup d'encre. Au moment où les autochtones se sont prévalus de ces droits, en lançant leurs casiers à homard en période normalement interdite, la réponse des pêcheurs non autochtones ne s'est pas faite attendre: dénonciations, vandalisme sur les équipements autochtones et violence physique dans certains cas.

Le jugement, qui devait initialement se limiter aux droits de pêche, est en voie de s'étendre à d'autres ressources naturelles, telles les produits de cueillette, les forêts et, possiblement, les mines. Si l'on considère la réaction des pêcheurs non autochtones à la portée première du jugement, on est en droit de s'inquiéter pour la suite des événements. Le spectre d'Oka n'est jamais bien loin...

De fait, dans l'éventualité où le jugement Marshall pourrait être utilisé pour justifier une participation accrue des autochtones dans d'autres secteurs économiques, rien ne garantit que la réaction des travailleurs non autochtones, touchés par cette nouvelle réalité, serait différente de celle des pêcheurs. Depuis les dernières années, les jugements favorables aux différents groupes autochtones ont souvent été accueillis froidement par les non autochtones, avec une certaine crainte pour ceux qui sont directement concernés par l'application concrète de ces nouveaux droits. Pris au milieu des questions sur les droits anciens, souvent difficilement applicables au contexte actuel de la société canadienne, plusieurs craignent d'être affectés par ce nouveau rééquilibrage des relations entre autochtones et non autochtones. Le cas des Micmacs s'inscrit dans la foulée des derniers jugements tout en étant annonciateur pour l'avenir. Cette situation est-elle inévitable?

À l'évidence, les jugements rendus par les cours canadiennes se montrent généralement favorables aux autochtones, situation qui, en plus d'être normale, est également souhaitable, dans une certaine mesure. Il faut noter que nous vivons dans une société de droit, et que ceux des autochtones furent reconnus dans la constitution canadienne de 1982. Exaspérés devant l'inertie des gouvernements à négocier la portée de leurs

droits, les autochtones utilisent donc des leviers juridiques afin d'améliorer leur situation socio-économique. Dans ce contexte, il serait trop facile de blâmer indûment les autochtones, bien qu'évidemment dans le cas de l'application des jugements, l'exagération n'est jamais de mise. On ne peut oublier le fait que les droits reconnus ne sont pas absolus.

Comment assurer un partage des ressources (et des emplois qui en découlent) qui tiendrait compte des besoins des autochtones, sans bousculer la vie et les acquis des travailleurs non autochtones? À l'origine de ce problème, nous retrouvons l'habitude du gouvernement fédéral de s'en remettre trop souvent aux instances judiciaires pour régler la question des droits fondamentaux des autochtones. De fait, reconnaître les droits issus des traités est une chose, les encadrer et en déterminer la portée réelle en est une autre. C'est là le rôle que nos gouvernements tardent trop souvent à remplir. À l'aube du XXI<sup>ème</sup> siècle, il est plus que temps de négocier véritablement sur de nouvelles bases reposant sur la cogestion et le partage plutôt que sur la dépendance. Puisque la reconnaissance des droits autochtones fait maintenant partie de la réalité politique canadienne, pourquoi ne pas faire l'effort d'une véritable négociation de leur portée réelle plutôt que d'attendre des confrontations ponctuelles qui n'iront qu'en se multipliant.



## Symposium sur l'Europe, à Montréal :

La Chaire Jean Monnet en intégration européenne de la Faculté des Études supérieures de l'Université de Montréal organise le mardi 16 novembre un Symposium international intitulé, *l'Europe des villes et des régions dans le cadre de l'intégration et de l'économie globalisée: quels enseignements au tournant du siècle?*

On y parlera de l'apport des villes et régions dans le processus d'intégration européenne mais aussi de l'évolution de la nouvelle identité européenne.

Le Symposium aura lieu à l'Hôtel Ritz-Carlton de Montréal de 8 h 30 à 17 h 00.

Les droits d'entrée sont de \$30 pour les étudiants.

## Jean-Claude Leclerc : parcours d'un homme d'expérience

Par Laurence Dupin

Assis calmement dans la cafétéria de l'Université de Montréal, Jean-Claude Leclerc est dans son élément. Un sourire paternel sur les lèvres, il regarde le fourmillement des étudiants en savourant son café. Monsieur Leclerc est un habitué de la vie étudiante : il en a vu défiler beaucoup en 10 ans d'enseignement.

Si on lui avait dit, il y a 40 ans qu'il serait journaliste puis chargé de cours à l'université, il ne l'aurait jamais cru. Étudiant, ses principaux intérêts étaient la politique et le droit criminel. Il entreprend donc des études de droit à l'Université de Montréal. En 1966, licencié de droit, il ne s'inscrit pas au Barreau : ses préoccupations se sont élargies. Il s'intéresse de plus en plus à l'action sociale et politique. Il ne regrette pas d'avoir fait de telles études. « Le droit donne une radiographie exceptionnelle de la société et du comportement social », dit-il avec un grand sourire.

À la même époque, il est remarqué par Claude Ryan, alors directeur du *Devoir*. Membre d'un mouvement de jeunesse étudiante catholique, Jean Claude Leclerc écrit une tribune libre pour s'élever contre le limogeage d'un aumônier. *Le Devoir* publie une version écourtée du texte. À cette occasion, Claude Ryan lui demande d'enquêter sur le vol d'une mine de quartz. Ces textes sur le sujet sont publiés. M. Ryan lui propose le poste de reporter aux affaires municipales. « J'avais un grand respect pour l'écriture. J'avais les journalistes en grande estime et en sainte terreur. » En 1967, il intègre l'équipe du *Devoir*, il a 28 ans. Claude Ryan lui demande, trois ans plus tard, de rejoindre l'équipe éditoriale. Il y reste pendant 20 ans.

En 1990, il quitte *Le Devoir*. Une nouvelle direction vient d'être nommée. Elle change substantiellement l'orientation du journal. De fédéraliste qu'il avait été depuis sa fondation en 1910, le journal devenait souverainiste. L'équipe éditoriale devait être démantelée. On offre donc à Jean Claude Leclerc un poste de chroniqueur aux affaires municipales. « Avec tout le respect que j'avais pour les pistes cyclables, avec mon expérience et ce que les lecteurs pouvaient attendre de moi, je n'allais pas faire comme si j'étais d'accord avec le changement d'orientation! » Désirant conserver sa liberté d'expression, il remet sa démission.

Apprenant la nouvelle de son départ, l'Université de Montréal lui propose de donner un cours d'introduction au journalisme. À part quelques

conférences, notamment sur le journalisme d'enquête, il n'a eu aucun rapport avec le milieu de l'enseignement. L'expérience lui plaît. Il poursuit et développe un second cours. L'enseignement lui permet de faire partager ses connaissances. « On a très peu de réaction aux articles qu'on a écrit. Dans l'enseignement, je vois jusqu'à un certain point l'efficacité de mon intervention quand je corrige les travaux et les examens. Si j'ai réussi à faire comprendre le fonctionnement des médias et les règles, je suis extrêmement satisfait, car les étudiants qui vont entrer dans le métier vont le faire avec des connaissances supérieures à celles que j'avais en débutant. »

Printemps 1991, *The Gazette* lui propose une chronique politique. Il devient *columnist*. Pendant près de cinq ans, il écrit chaque semaine dans ce quotidien. « Le paradoxe c'est que ce qui m'était interdit de faire au *Devoir* dans ma langue, je pouvais le faire en anglais. J'ai ainsi touché beaucoup plus de lecteurs. » De 1992 à 1997, il est conseiller en rédaction de jugement au Séminaire de formation des juges de la Cour du Québec. « Cela m'a amené à connaître plusieurs juges de la Cour Suprême. » ajoute-il, le sourire narquois, l'œil brillant. Son parcours ne s'arrête pas là : il est depuis 7 ans collaborateur au magazine des journalistes du Québec, le *30*, à la revue scientifique *Santé mentale au Québec* et à *Passerelles* (Centre d'étude et de coopération internationale).

Ce qu'il a préféré dans tout cela? Le poste de *columnist* bien sûr. « Pour un journaliste, la perfection c'est d'être *columnist*, car on a toute la marge de manœuvre voulue. On n'est pas obligé d'endosser l'orientation éditoriale du journal qui nous publie » confie-t-il avec ce rire si significatif chez lui.

Après toutes ces années d'expérience, le conseil qu'il donne à ses étudiants est de faire preuve de souplesse, de ne pas trop avoir d'intransigeance idéologique. « Il ne faut pas qu'ils pensent qu'ils vont changer la société du jour au lendemain. Il ne faut pas renoncer à ses rêves, à ses ambitions, mais il faut d'abord jeter une tête de pont dans le milieu. » Pour lui, comprendre est le plus difficile travail des journalistes. Le journaliste doit s'extirper de sa formation, de sa culture et de sa langue; il doit se familiariser avec toutes les cultures. Il espère que ses étudiants l'auront compris.

# PLAIDOYER POUR LA RÉVOLTE INTÉRIEURE

Par Alain Lamarche

La dernière campagne électorale provinciale, à l'instar des campagnes précédentes, a été l'occasion de gommer les enjeux réels pour faire place au carnaval médiatique bien orchestré par les conseillers politiques. Selon le journaliste et essayiste, Gil Courtemanche, cette dernière élection, qui a conduit, à nouveau, le Parti québécois au pouvoir, a été fondée sur le mensonge. Dans ces *Nouvelles douces colères*, l'auteur nous fait part de son indignation avec un ton beaucoup plus cassant que le titre ne le laisse entendre...

Pendant 30 jours, sous forme de journal de campagne, la question nationale, la santé, la pauvreté, l'éducation, les jeunes, Lucien Bouchard, Jean Chrétien, Jean Charest, tout et tous passent dans le broyeur de Gil Courtemanche. Même les médias, telle la télévision, pour sa désinformation consciente ou inconsciente, et la langue, qui y est souvent méprisée, sont mis tous les deux au pilori.

Et pour cause, après analyse de la campagne provinciale de novembre 1998, près d'un millier d'articles ont été publiés dans les plus importants journaux francophones québécois. Les journalistes rapportent fidèlement les discours et les promesses. Ils présentent des faits bruts, mais sans véritable mise en perspective. Bref, des médias réduits à être des outils de propagande.

« Plusieurs fois depuis le début de la campagne, un bon rédacteur en chef aurait dû décréter que ni la campagne électorale ni aucun parti ne méritaient une place importante », écrit Courtemanche. Puis il ajoute qu'un journal télévisé ferait de la grande information si dès l'introduction le lecteur disait : « Nous ne parlerons pas de la campagne électorale ce soir, parce que rien ne le justifie... »

Selon Gil Courtemanche, la télévision est davantage à blâmer au cours des dernières années. Vecteur publicitaire, la télévision renonce à la vocation d'expliquer. Des images de milliers de morts se vendent plus que des élèves de troisième année ne sachant pas écrire. « La télévision suce jusqu'à la dernière goutte le sang des catastrophes. Il est rare qu'elle prenne le temps d'y réfléchir », dit-il.

Mais la télévision a subi de profonds changements depuis dix ans. Elle s'adapte lentement. Les journalistes savent de plus en plus comment faire face aux exigences de la télévision moderne, comme le "zapping" et les cotes d'écoutes. Jean-François Lépine,

animateur de l'émission zone libre, a déjà dit qu'il était plus facile de vendre l'idée d'un reportage sérieux si l'émission proposait en même temps un sujet plus léger. M. Courtemanche oublie aussi que la presse écrite achète de moins en moins de sujets sérieux. Des éditeurs de magazine prétendent que leur publication est en concurrence avec les émissions de variété, le cinéma ou les ballades du dimanche!

La deuxième cible de Gil Courtemanche est la langue. Ce n'est pas le Canada qui menace le français, mais bien le Québec. C'est le ministère de l'Éducation du Québec qui assure l'enseignement du français dans nos écoles. C'est au ministère de l'Éducation du Québec que l'on élabore les programmes, et non à Ottawa. « Le français est-il menacé comme langue officielle de la collectivité ? Non. Comme langue de tous les jours partagée par tous les francophones ? Oui. » ajoute le journaliste.

Au début de l'année, les médias rapportaient que le taux de réussite des finissants du cégep aux tests de français était de 80 %. « Nous sommes sur la bonne voie de l'illettrisme universitaire », affirme M. Courtemanche. En effet, la réussite de ce test demandait un maximum de 30 fautes de français dans un texte de 900 mots. Cela représente 10 erreurs par page; une toutes les deux lignes et demie !

Certes, les grands médias sont devenus des lieux de divertissement et d'évasion et la télévision abandonne ses devoirs, mais il y a un pas à franchir entre faire du bon journalisme et ce que propose Gil Courtemanche. D'après lui, le devoir du journaliste consiste à dire : « Ils mentent, ils travestissent la vérité. Voici les faits. »

Courtemanche, Gil. *Nouvelles douces colères*. Boréal. 1999.

## Lancement officiel du *Petit reporter* :

Le Comité de rédaction du journal convie les étudiants et étudiantes en journalisme et rédaction à assister au lancement officiel du *Petit reporter*. Cet événement aura lieu lors d'un 5 à 7, le vendredi 10 décembre, au 3744 Jean-Brillant, salle 370. Le doyen de la FEP, Mme Hélot et de nombreux professeurs seront présents pour l'occasion. *Le Petit reporter* compte sur les étudiants et étudiantes pour être là.

Ce 5 à 7 permettra aux personnes présentes de rencontrer les membres du Comité de rédaction.

## Congrès de la FPJQ 1999 : le journalisme, y croyons-nous encore ?

Le congrès annuel de la FPJQ se tiendra les 26, 27, et 28 novembre 1999, à l'hôtel Le Chanteclerc de Sainte-Adèle.

### Vendredi 26 novembre :

De 10 h à 17 h, deux ateliers de perfectionnement :

1. Mieux connaître les autochtones (20 \$)
2. Le récit visuel (60 \$).

Il est à noter que les places sont limitées, et que le coût des ateliers du vendredi est en supplément. Il faut s'inscrire une semaine à l'avance auprès de la FPJQ au 514-522-6142.

### Samedi 27 novembre :

De 9 h à 17 h, onze ateliers plus un événement spécial :

1. Le temps des compressions est-il fini?
  2. Les conventions collectives sont-elles devenues un frein à l'information?
  3. La politique municipale et la presse sont-elles incompatibles?
  4. Avons-nous l'épiderme trop sensible aux pressions?
  5. Erreur boréale, erreur des journalistes ? (Avons-nous encore le courage de faire du journalisme engagé ?)
  6. La malformation professionnelle (Les jeunes sortent-ils de nos écoles de journalisme en étant capables de faire du journalisme?)
  7. Un journaliste qui veut, peut-il?
  8. Le journalisme sous la loupe universitaire
  9. Journalistes au Mexique : quand c'est l'heure de tomber..
  10. À qui l'info radio?
  11. Reportage cité à procès
- Événement spécial

### Dimanche 28 novembre :

De 9 h 30 à 12 h, Assemblée générale de la FPJQ et fin du congrès.

Pour vous inscrire et connaître les différents forfaits, consultez le site internet de la FPJQ : [www.fpq.org](http://www.fpq.org)

## Journalisme étudiant sur internet Par Éric Fortier



Toujours à l'affût d'information, les journalistes sont des personnes curieuses et pleines de ressources. Internet est devenu rapidement un incontournable dans les ressources. Nous

vous proposons un signet supplémentaire à ajouter dans vos liens favoris :

**Journalisme étudiant** <http://www.dsUPER.net/~efortier/journaletude/>

Le site a été créé spécialement à l'attention des étudiants. Se voulant un endroit convivial où les étudiants en journalisme pourront y écrire et échanger des idées, le site propose également de faire le pont entre le milieu étudiant et le milieu professionnel. De nombreuses chroniques sont offertes au menu du visiteur.

Parmi celles-ci, on y retrouve des articles et des expériences cocasses vécues dans l'apprentissage de la pratique journalistique; une entrevue réalisée par un étudiant avec un accent porté sur les médias ou le journalisme; un témoignage écrit par un professionnel offrant conseils et trucs du métier; une chronique sur les pièges de la langue française; un répertoire de liens comportant plus de 3000 signets afin de diriger vos



recherches aux bons endroits sur la Toile; et un répertoire d'étudiants avec leurs spécialisations et un exemple de texte qu'ils ont produits.

Complémentaire au site, nous invitons également les étudiants à se joindre à La Pulitzer. C'est le nom de la liste de discussion spécialement conçu par *Journalisme étudiant*. En y adhérant, vous rejoindrez la communauté grandissante des étudiants en journalisme et vous pourrez ainsi suivre les discussions par courrier électronique.

# Chronique d'humeur

Pensée du mois: Qui aime bien châtie bien

## Un crapaud pas si charmant

(quand les hommes s'en mêlent)

Par Jean-Baptiste Valin

La première édition d'un journal est toujours un instant mémorable. L'adrénaline du *deadline*, les impératifs de la mise en page, la chasse aux coquilles, tout cela représente des souvenirs inoubliables. Ce que je n'ai pas vu lors de la « naissance » du *Petit Reporter*, c'est la chronique d'humeur que ma collaboratrice Laurence Dupin avait insidieusement glissée et intitulée : *Pour que le crapaud devienne Prince Charmant*. Cet article m'a fait passer par toutes sortes d'émotions.

Lors de la première lecture, la stupeur me saisit : « Coudonc, elle est tu têteuse celle-là ? Ça n'a pas d'allure d'être *twit* de même ! Comment a-t-elle pu oser écrire ça? »

Le machiste qui veille en moi s'est alors écrié : « Encore une blonde qui chiale. Toujours la vieille rengaine de la femme malheureuse et incomprise qui n'arrive pas à se caser ». Je ne suis pas pour la guerre des sexes, mais là, ne me dites pas que son article n'est pas féministe. Comment révolutionner le monde des relations hommes-femmes en une page ? Pour ceux qui se posaient la question, la chronique de ma collaboratrice donne la réponse.

Relisant son texte, je me suis alors mis en colère. J'ai explosé. Franchement! Elle est malheureuse? Mais de quoi se plaint-elle? Elle est belle, elle est fine, elle est capable... normal qu'elle n'ait pas de *chum*! Des niaiseries, ces histoires de crapauds qui deviennent Prince Charmant. « On rencontre quelqu'un, on se découvre, on s'attache..., et on tombe de haut ». Elle est bonne celle-là. Il faut revenir sur terre, Princesse. *Cendrillon*, *Blanche-Neige*, c'est pas réel, c'est de la fiction, des contes pour enfants! *La petite vie*, croyez-vous que cela parle des « vraies affaires »? Je vais vous dire ce qu'est la vie : naissance, adolescence, premières amours et premières déceptions, mariages, enfants, divorce, remariage, décès, mise en bière et...casse-croûte des petits vers. C'est plate, mais c'est de même!

Si j'étais un homme basement misogyne, et je me sens de cette humeur face à une telle chronique,

j'aurais bien envie de dire qu'une femme, par définition, ne peut être intelligente. Comment puis-je oser dire ça? Si on en croit les textes religieux, Dieu enleva une côte à Adam avec laquelle, il créa la femme. Logique simple : une côte, cela n'a pas de cerveau. Et puis, qui est responsable de la mise à la porte du paradis d'Adam et Eve ? Et ne me répondez pas que c'est le serpent!

Prenons quelques exemples de la chronique : le *chum* de 21 ans recevant un camion de pompier pour Noël, l'autre *chum*, un ancien témoin de Jéhovah, et le dernier qui est skatophile! C'est quoi ça? Où sommes-nous? C'est Star Trek, c'est journée portes-ouvertes à l'asile de fous? *Hey boy*, face à un tel ramassis de cas sociaux, elle va virer folle la demoiselle!

La seule chose de vraie dans toute cette chronique baveuse et chialeuse, c'est qu'on est une génération qui veut tout et tout de suite. Pour le reste, soyons sérieux, ça n'a pas de bon sens.

On es-tu tanné de ces féministes à quatre sous, adeptes des « *Copines d'abord* » à Canal Vie et « *d'un Gars une Fille* » à Radio-Canada? Les hommes sont plates, ils ont peur de leurs blondes, ils ne sont pas fidèles? Réveillez-vous, on n'est pas des chiens, on s'appelle pas FIDO! Un homme, ça se mérite!

Je ne suis pas assez clair? Accrochez vos tuques, ça va brasser dur! *Envoye* la guerre des sexes! Laissez moi être ridiculement rustre et répondre ceci à ma collègue : Qui travaille dur pour payer le loyer? Qui doit payer pour les habits de madame? Qui doit subir les « j'ai la migraine, j'file pas » et autres niaiseries du genre pour échapper au devoir conjugal tant mérité? Et après, elles s'étonnent si on prend des maîtresses! Je sais que ces propos vont choquer les lectrices, mais que voulez-vous mesdames, même si je suis pour l'égalité des sexes, il ne faut pas m'agresser. Ah, les femmes!!! Elles veulent l'homme rose, l'homme bleu, l'homme vert...Et l'homme dans tout cela?

